

**Abonnement, payable anticipativement :**

BELGIQUE, un an . . . . . fr. 4 00  
Six mois . . . . . 2 00

Pour l'Étranger, le port en sus.

On s'abonne et on peut se procurer des journaux à Verviers : Chez V. BRAGARD, rue de Dison, 156 ; LEBENT, rue de la Halle, 8 ; GAR-GRAND, place du Marché, 5 ; E. PIERRE, rue de Dison, 54 ; au local de l'Internationale, place du Martyr, 25 ; J. MAIGRAY, percepteur des abonnements, chez PIERRE BRAGARD, rue Saint-Antoine, 15.

S'adresser pour tout ce qui concerne les réclamations et la rédaction au bureau, place du Martyr, Cour Sauvage, 23, à Verviers.

# LE MIRABEAU

ORGANE DES SECTIONS WALLONNES

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

NOUS VOULONS EXERCER NOS DROITS.

En province : au BRUSSELAAR, rue Saint-Sauveur, 236, à Gand ; Paris, libraire, Grand-Place, Bruxelles ; CHARLES PRÉVOST, menuisier, Haine-St-Pierre ; JULES GILLES, débitant, à La Hestre, Petit-Binche ; J.-B. BURLÉON, débitant, à Jolimont, Haine-St-Paul ; H. PICRAY, quai Nicolay, 9, Pepinster ; ADRIEN MERCIER, à Bessonrieux, Manage ; THYS, rue Haut-Vinave, 4, Dison ; Section d'Ensisval ; MEUTER, Théodulp, rue de la Loi, place de la Fontaine, à La Louvière ; PAIN-DAVOINE, VICTORIN, à Godarville.

## VIVE LA COMMUNE SOCIALE & UNIVERSELLE !! GLOIRE AUX MARTYRS DE LA LIBERTÉ !!!

### 18 MARS 1871.

Dans la brume qui estampe le passé, il est une date qui est devenue pour le peuple un anniversaire lumineux et sanglant, auquel il se heurte douloureusement chaque année ! Cette date, c'est le 18 Mars 1871, à la mémoire de laquelle nous consacrons ces quelques lignes, non pour retracer les divers épisodes de la Commune, — dénaturés par de prétendus historiens, les uns journalistes partisans de Gambetta à l'époque, les autres ex-membres de la Commune faisant pivoter les événements autour de leur personnalité, — mais pour affirmer de nouveau les principes qui se dégagent de cette révolution, vaincue autant par l'excès de communalisme et l'indifférence des autres cités, que par le canon de Versailles, et pour y puiser dans les exemples des enseignements pour l'avenir.

Il était impossible de laisser passer cette date sans saluer les défenseurs tombés avec bravoure en tenant haut et ferme notre drapeau rouge, sous les coups de la réaction stupide et féroce, laquelle a cru en avoir à jamais fini avec la révolution.

En 1848, les bonapartistes alliés aux jacobins aussi étroitement qu'ils le sont aujourd'hui, croyaient aussi, après le sinistre écrasement de juin, avoir à jamais détruit tout germe de révolution. Cependant le 18 Mars 1871 prouve péremptoirement que, loin de pouvoir étouffer une révolution, plus on avance, plus elle devient puissante. En juin 1848, elle dure trois jours ; en 1871, elle règne plus de deux mois.

La mort, le bague, la déportation, l'emprisonnement, l'exil, rien n'a pourtant manqué aux prolétaires, eh bien ! rien n'a pu les abatte. Depuis six années les Communeux restent devant leurs ennemis, inébranlables, énergiques, implacables, comme dans une sorte de suspension d'hostilité, afin de réparer les pertes causées dans leurs rangs. Ils n'ont pas désarmé.

Tels ils étaient il y a six ans, tels ils sont aujourd'hui, avec une haine qui va grandissant de jour en jour. Leur cause persécutée gagne cependant, fait des prosélytes, à ce point que la prochaine révolution se fera au cri de *Vive la Commune*.

La partie intelligente de la bourgeoisie a de graves appréhensions. Elle sent qu'une échéance sérieuse approche.

Aussi pour y parer que fait-elle ? Elle provoque un mouvement syndical ouvrier, dans le but d'établir une sorte de lien d'assurance entre elle et le prolétariat.

Croit-elle par ce moyen fallacieux enrayer la révolution, éteindre la mèche de cette mine de souffrances, de déceptions, de misères, d'esclavage, qui doit éclater tôt ou tard ?

Les travailleurs ont trop de bon sens et ont été trop de fois joués par ces vils exploiteurs, pour donner tête baissée dans le piège grossier qui leur est tendu. Le temps, du reste, n'est plus aux rêves de transformations pacifiques, ou plutôt d'accord chimérique du Capital et du Travail. Aujourd'hui il nous faut tout ou rien. Entre les deux camps, il n'y a plus de place. Les conciliateurs, les modérés n'ont d'humanité que pour leur propre personne. Ce sont des agents plus ou moins conscients de la réaction.

Que voulait la Commune ? Détruire tous les abus, supprimer le parasitisme et fonder l'égalité sociale.

Le temps, les Versaillais et les ennemis qu'elle avait dans son sein, l'ont matériellement empêchée de mettre à exécution ce programme lucide. Néanmoins, elle en a affirmé les principes, malgré les efforts du parti communaliste voulant limiter la révolution aux franchises municipales, par l'abolition des cultes publics, par la reprise des biens de main-morte, par l'expulsion du personnel religieux des couvents et des écoles, par le décret pour la destruction de la chapelle expiatoire, par l'incendie de l'église du XII<sup>e</sup> arrondissement et en partie de l'église Eustache, par l'exécution de l'archevêque et autres jésuites, par la démolition de la colonne Vendôme, et dans un autre ordre d'idées, en intervenant, en réglant le travail des ouvriers toujours soutenus dans leurs revendications contre les exploiteurs et en remettant dans leurs mains ateliers, usines et outillages abandonnés.

Au moment suprême, alors que tout espoir de résoudre après la victoire les problèmes sociaux était perdu, alors que les rhéteurs, les bavards avaient cédé la place aux révolutionnaires, la Commune a montré aux générations futures où était l'ennemi et ce qu'il fallait détruire.

En fusillant sénateurs, archevêque et gendarmes sans jugement, elle nous

montre qu'envers de pareils scélérats la constatation seule de leur identité suffit et que la Révolution doit exterminer la classe bourgeoise.

En incendiant les Tuileries, ce lupanar odieux, elle a indiqué que les peuples ne voulaient plus de Rois, ni d'Empereurs.

En jetant sur le fumier la colonne Vendôme, ce monument de fausse gloire, maudit des mères, elle a affirmé la fraternité des nations, l'abolition des frontières ; elle a dit aux peuples qu'ils sont solidaires.

Elle a incendié le palais de la Légion d'honneur comme institution vile, destinée à récompenser les meurtriers et les voleurs.

Elle a détruit la préfecture de police, cet antre où se tramaient les complots contre le peuple et où germent les vices les plus dégradants.

Elle a brûlé les églises, ces écoles de superstition, d'abrutissement et d'espionnage, dans lesquelles le prêtre enseigne le mensonge, l'obéissance aux lois des despotes.

Elle a incendié l'Hôtel-de-Ville, comme cheminée d'appel à l'incendie et comme palais de la classe bourgeoise, afin que celle-ci ne puisse y venir trôner de nouveau.

Voilà les actes que les générations doivent prendre pour exemple et qui portent en eux-mêmes leur enseignement. Chaque génération doit accomplir sa tâche. La nôtre est de faire table rase de l'institution monarchique et bourgeoise. De ce milieu nouveau se dégagera l'expression des besoins de la société future.

Les doctrinaires qui veulent formuler à l'avance un système social, font de la métaphysique et bâtissent sur des données inconnues.

A ceux qui nous disent : « Que mettriez-vous à la place de la société actuelle ?... Avant de détruire une maison, ne faut-il pas en avoir une autre ?... » Nous répondons : « Ce qu'il faut avoir d'abord, c'est un emplacement. Lorsque vous avez un chancre sur le corps, vous demandez-vous, avant de l'extirper, ce que vous mettrez à sa place ?... »

Or, notre chancre, c'est la bourgeoisie. C'est notre seule ennemie. Il faut donc employer toute notre force, toute notre virilité pour la réduire à néant. Pas de compromis possible entre les affamés et les repus.

Que le prolétariat révolutionnaire de tous les pays s'organise donc afin d'être debout le jour où sonnera le tocsin révolutionnaire. Ce jour-là, pas d'hésitation, mort aux bourgeois, nos maîtres. Que la torche incendiaire, le pétrole, la pioche et le marteau détruisent les monuments et les hôtels de la bourgeoisie. C'est le seul moyen de la frapper au cœur. Qu'est-ce qu'un roi sans Tuileries ?... un noble sans château ?... un bourgeois sans le sou ?... un prêtre sans église où, comme dans un théâtre, il fait sa recette ?...

Si nous ne détruisons ces monuments, emblèmes et organes de la société bourgeoise, toutes les conquêtes de la révolution seront compromises.

Rappelons-nous le conseil de Marat : « Citoyens, disait-il, en montrant les palais, les églises, chacune de ces pierres conspire contre vous. »

La bourgeoisie montre-t-elle quelques sentiments humains envers les ouvriers qu'elle fait succomber sous le fardeau d'un travail homicide et d'une misère atroce ?... qui retient en Calédonie et dans les prisons de France plus de 4000 Communeux ?... qui fait s'entrégorger dans les batailles les fils du peuple ?...

Il est vrai que lorsqu'une crise éclate comme l'année dernière, par exemple, dans les bassins houillers, et comme en ce moment même à Lyon, où plus de 50,000 travailleurs sans travail sont aux prises avec la misère, elle croit remplir son devoir en jetant dédaigneusement une aumône à ces ouvriers affamés.

Une aumône, une charité, à vous travailleurs, qui usez vos forces pour leur procurer les millions avec lesquels ils nous asservissent.

Peuple, ne sens-tu pas gronder au fond de tes entrailles une haine furieuse, parce que tu continues de subir impassiblement tous les affronts dont te comblent tes maîtres, tes tyrans ?

N'aperçois-tu pas là-bas, à 6,500 lieues d'ici, dans un lugubre horizon, cette terre marâtre qu'on appelle la Nouvelle-Calédonie, qui sert de charnier à tes frères, à tes enfants, à tes femmes ou filles ? Le souvenir des tiens qui agonisent là dans ce climat maudit, sous les yeux farouches des fossoyeurs et des bourreaux, ne te fait-il pas bondir sur ta paille ? Le sang n'afflue-t-il pas à ton cœur, à la pensée des tortures qu'ils éprouvent ?

Ta mémoire n'est-elle pas affaiblie ?

Tu entends toujours l'écho des feux de peloton de Satory retentir à tes oreilles?

Ferré, Bourgeois, Genton, et tant d'autres des tiens sont morts, adossés contre ces infâmes poteaux, affirmant la justice de ta cause, sous le feu des chassapots versaillais. Ils sont tombés en héros au cri de *Vive la Commune!* te léguant le soin de leur mémoire et de leur vengeance.

Debout, prolétaire, tu as la force, la puissance. L'heure du châtement approche pour tes odieux bourreaux.

Périsse notre génération plutôt que notre honneur engagé à venger les victimes de mai.

Tes bourreaux vivent encore. Avant que la mort ne vienne les surprendre dans leur palais qu'ils entendent de nouveau notre cri de guerre et de ralliement: *Vive la Commune!*

UN COMMUNEUX.

## LE 18 MARS.

Citoyens,

Vous m'avez demandé mon opinion sur le 18 Mars; la voici dans toute sa simplicité.

Le mouvement du 18 Mars, du commencement à la fin, n'est pas un mouvement politique, c'est-à-dire le résultat d'une action combinée par un parti, ayant un but déterminé et des étapes fixées.

Immense cri de colère, protestation violente, revendication passionnée, coup de force au service du droit, tout ce qu'on voudra, excepté un mouvement politique. C'est la tourmente qui passe hurlant, sifflant, renversant, broyant, mais ne fondant rien.

L'œuvre du 18 Mars fut-elle pour cela stérile? Non. Elle posa les questions, si elle ne put les résoudre. Et c'est beau-

coup. Bien qu'organisé dans une certaine limite, puisqu'il existait un Comité central de la garde nationale, le 18 Mars n'était pas prémédité et probablement n'eût-il pas éclaté sans la provocation du gouvernement.

Ce fut le coup de coude qui fait verser le verre et tacher la nappe.

Celui qui va boire a-t-il l'intention de renverser son verre? Evidemment, non.

Il espère boire tranquillement. Qu'un malotru le pousse en passant et au lieu de se désaltérer, il verse et gâche autour de lui.

Le peuple de Paris altéré de justice et de liberté, furieux d'être opprimé, vendu, déshonoré, portait à ses lèvres la coupe républicaine quand un soudard idiot, mû par ce sinistre petit vieux dans lequel la bourgeoisie française s'est incarnée, le heurta brutalement, brisant la coupe.

De là un immense cri de rage et une effroyable mêlée.

Ceux qui forcèrent le couard Vinoy à fuir ventre à terre et sans casquette n'avaient pas plus calculé cette fuite que les soldats du 88<sup>me</sup> de ligne n'avaient prévu qu'ils auraient à choisir entre l'exécution de leur général et l'assassinat de leurs concitoyens.

S'ils se décidèrent spontanément en faveur de l'exécution plutôt que du crime, c'est qu'il est des heures suprêmes où la conscience cesse d'abdiquer, s'impose et fait triompher la justice contre toute prévision.

L'exemple du 88<sup>me</sup>, si pratique et si patriotique, constitue un enseignement précieux que nous devons perpétuer religieusement parmi nos enfants afin de préparer le jour où aucun officier français ne pourra commander feu sur des Français sans être à l'instant foudroyé par les balles de ses soldats.

Tout concourt à établir la spontanéité du 18 Mars; l'oubli complet des mesures les plus élémentaires de sécurité et la composition du Comité central, comme aussi celle de la Commune.

Le Comité central n'avait rien prévu, ni la nécessité de s'emparer du Mont-Valérien, clé de Paris, ni celle de fermer ses portes, ni celle d'occuper la Banque de France.

Il confia à un homme le soin de s'assurer du Mont-Valérien, le crut sur parole et laissa M. Thiers l'occuper tout à son aise. Sa confiance était si grande que vers le 23 mars, lors de mon arrivée à Paris, il se croyait paisible possesseur du Mont-Valérien. Lhuillier le lui avait dit et il le croyait.

Au lieu de fermer les portes de Paris, il les ouvrit toutes grandes et assistait, les bras croisés, indifférent, au déménagement de la réaction allant établir ses quartiers à Versailles, d'où elle allait organiser le massacre des Parisiens avec l'autorisation de leur gouvernement.

Ces deux fautes capitales appartiennent en propre au Comité central, la troisième, non moins grave, est plutôt celle de la Commune.

La réaction n'avait ni argent, ni crédit, la Commune socialiste conserva soigneusement à la bourgeoisie son instrument de crédit.

Pendant que la Banque payait régulièrement les assassins du peuple, celui-ci montait gravement la garde à sa porte, la protégeait contre toute violence.

Tel était l'ordre du Comité des finances, présidé par M. Bulay, père du rédacteur en chef du journal *le Français*, organe officieux de la Compagnie de Jésus.

Au point de vue socialiste, cette faction à la porte du temple du crédit bourgeois était inepte. Au point de vue révolutionnaire et humanitaire, il était atroce et infâme de faire protéger l'assassin par la victime.

Je n'ai jamais pu obtenir l'occupation militaire de la Banque de France. On me répondait gravement qu'en agissant ainsi on dépréciait la valeur des billets de banque.

Je ne suis pas de ceux qui reprochent au Comité central de s'être recruté parmi les inconnus. Leur manque de notoriété permettait au moins l'espoir, absolument interdit par les notoriétés politiques, hélas! trop connues. Mais ce qu'on est en droit de reprocher au peuple, c'est un manque complet de discernement et de sens pratique.

Dans l'espèce, il ne pouvait être question de légiférer, pérorer et bénir *urbi et orbi*. Il s'agissait de se battre. Rien de plus, rien de moins. La parole était au canon. Le peuple la passa aux bavards.

Ce programme modeste, mais pratique, se battre et mourir sans phrases n'était pas du goût des galoppins de la presse et des hâbleurs des clubs. Il fallait avant tout faire parler de soi; expectorer ce qu'une société tant soit peu sensée ne tolère pas. Fruits secs du journalisme et du barreau se ruèrent au milieu des travailleurs, jouant des coudes, poussant, bousculant pour tenir le crachoir, criant, glapissant, jappant, hurlant, vociférant et bavant sur tout et sur chacun.

Ces bavoux n'en revenaient pas de se trouver à pareille fête. Ils avaient un public: poitrinaires et poussifs ils se tâtaient et commençaient à se croire des héros.

Pourquoi le peuple, le vrai peuple, celui des travailleurs, qui avait fait le 18 Mars à lui tout seul, absolument seul, avec ses forts bras et son grand cœur, se laissa-t-il ainsi rouler par les marcheurs de phrases?

Pourquoi ces crévés de la société, prêts à tout ce qui ne coûte ni peine, ni danger, ni effort, s'emparent-ils aussi facilement de la confiance des travail-

leurs, transformant leur bon sens en folie, substituant à l'action pratique les élucubrations stupides de leurs cervelles estropiées?

Pourquoi le travailleur, l'homme de la famille et de la morale entre tous, laissa-t-il ces fœtus prendre sa place et décréter en son nom je ne sais quelle théorie malsaine de salut public, qui subordonnait l'éternelle morale à une prétendue raison d'Etat révolutionnaire, détruisant la seule base inébranlable de la révolution, la vertu républicaine et proclamant ainsi leur impuissance, ce qui fit croire à celle du peuple?

Travailleurs, c'est que vous n'êtes pas organisés!

Désorganisés, éparpillés, sans cohésion, sans discipline, vous ouvrez vos rangs aux premiers venus. Dans la simplicité de vos cœurs, vous acceptez comme monnaie de bon aloi les grands mots, les déclamations pompeuses, et un beau jour, vous restez étonnés d'apprendre que l'*Internationale*, par exemple, que vous aviez crue une Association de travailleurs, n'est pas le levier révolutionnaire que ceux auxquels vous en aviez confié la direction, croyaient y trouver.

Pour eux, vous n'êtes qu'un levier. Ils sont la main et la pensée.

Au lieu d'étudier les caractères longtemps à l'avance, de n'accorder sa confiance qu'à bon escient, de fermer strictement ses rangs aux bavards qui vivent politiquement à ses dépens, le peuple ouvre ses oreilles, puis ses bras et son cœur au premier hâbleur venu dont les parents bourgeois ont pu dépenser 30,000 francs pour dégrossir l'intelligence.

Juste assez pour développer tous les appétits sans former une aptitude.

Faute d'aptitude, qui satisfèra l'appétit, sinon vous, travailleurs, qui seuls produisez?

De vos votes, de la misère, de votre liberté, souvent de votre sang, vous la paierez votre confiance, et trop tard pour vous et vos familles, vous reconnaîtrez votre erreur.

C'est ainsi qu'au 18 Mars, le peuple a payé cher le plaisir d'entendre jacasser et politiquer. Il voulut des programmes tout comme les bourgeois, ou tout au moins laissa faire.

Et voici le triste spectacle auquel nous avons tous assisté:

Non-seulement les écoles politiques les plus opposées se trouvèrent réunies par le suffrage universel pour formuler un programme unique et adopter une action commune; mais les personnalités les plus tarées se trouvèrent mêlées aux caractères qui sont la gloire de la Révolution.

A côté de Félix Pyat siégeait un fou, un ex-capucin, ex-agent coudoyant l'austère Trinquet et l'honnête Varlin, pour se rendre à la place devant passer devant un ex-colonel de Bomba-le-Napolitain. Des Blanquistes sans Blanqui — corps sans tête — voulaient fonder la liberté par la dictature, pendant que des jacobins, leur bréviaire de 93 sous le bras et rien dans la cervelle, rumaient pensant qu'après tout les Blanquistes n'avaient peut-être pas tort.

Enfin, l'*Internationale*, grand enfant venu avant terme avec toutes les aspirations vers la liberté par la justice, mais rien de plus.

Au milieu de ces groupes, un nombre respectable d'individus avaient le sentiment des nécessités du moment, mais éparpillés on ne les écoutait pas.

Tout cela se connaissant peu, se suspectait beaucoup.

Le seul homme qui régnât sans partage fut Proudhon. S'il eût vécu, il eût été content de voir l'épanouissement de son système politique: « L'anarchie, meilleur des gouvernements. »

Certes, un tel milieu ne pouvait rien fonder; aussi ne fonda-t-il rien.

Si, n'écoutant que leur instinct, les masses se fussent disciplinées, la victoire était certaine. Elle l'était même en dépit de toutes les fautes, mais découragées par les moustiques de la presse et les mouches de Versailles qui ne cessaient de bourdonner à ses oreilles:

« Le commandement militaire est traître ou inepte » — afin de le rendre impopulaire, — beaucoup abandonnèrent la partie.

Sans confiance, plus de discipline, et sans discipline plus de cohésion, plus de force.

Vingt jours après l'entrée du chef militaire à Mazas, celle des Versaillais avait lieu dans Paris. L'ineptie, le dégoût et la trahison leur avaient ouvert des portes qu'ils n'eussent jamais enfoncées.

Beaucoup en ce moment revinrent au devoir et poussèrent la défense du droit jusqu'à l'héroïsme.

Sang perdu, il était trop tard.

Alors commença l'hallali au nom de l'ordre, de la religion et de la famille: le vol, le viol et l'assassinat prirent possession de Paris. Fi de l'âge, du sexe, de la parole donnée ou du mandat inviolable du député, on tuait pour tuer. A Vinoy faisant fusiller Duval, au mépris d'une convention militaire, Sissey répondait en faisant exécuter sommairement Millière, député de Paris. Pendant ce temps, Galiffet, qui, au Mexique, avait pris des habitudes de grands chemins en rançonnant les convois de l'armée française, fusillait sur la grande route de Versailles les gardes nationaux trop âgés pour suivre ses chevaux. De leur côté, les bas-officiers, faisaient la montre ou le porte monnaie, tuaient et violaient pour tuer et jouir.

Quatre jours après l'entrée des Versaillais, un sous-officier demanda à un prêtre de ma connaissance s'il n'avait pas quelque un dont il voudrait se défaire. C'était sa manière de témoigner sa reconnaissance pour un paquet de tabac qu'il lui avait donné.

Le brave soldat français lui offrait un homme comme il lui eût offert un perdreau, sans y mettre plus de malice, ni de colère.

J'ai été témoin du fait — à distance bien entendu.

On parle d'amnistie, mais les murs, les pavés, la terre elle-même se soulèveraient à la voix des vaincus pour témoigner de la férocité de la lâcheté et de la luxure des vainqueurs.

C'est la tâche sanglante de Macbeth, que rien ne peut effacer. C'est la radiation de la France du rôle de la civilisation. Allez donc maintenant revendiquer, en faveur des Bulgares, les droits de l'humanité. Le Turc nous répondra, s'il daigne nous répondre: Avant de vous occuper de ma paille, regardez donc un peu votre poutre. Et ce sera parole d'Évangile.

Versailles a déshonoré la France.

La réaction a compromis en outre le principe vital de son système politique. En poursuivant et condamnant de simples gardes nationaux coupables d'avoir obéi à leurs chefs, elle a tué le principe de l'obéissance passive. Nous devons lui en savoir gré. Que le simple soldat le sache bien, comme aussi le sous-officier, à l'avenir, l'ordre de son chef ne le couvre plus. Qu'il y regarde donc à deux fois avant de lui obéir.

Et tout cela pour terroriser! Ils se trompent grandement. Que des circonstances analogues se présentent — et elles se présenteront — l'on verra alors si nous sommes prêts ou non pour la revanche.

En attendant la grande, préparons toujours la petite et souvenons-nous du *cordonnier de Messine*.

Conclusion. Le 18 Mars a été fait par les travailleurs surpris, au nom de la République et de la décentralisation.

C'était la revanche du 4 Septembre faite par les bourgeois.

Il a jalonné l'avenir, en proclamant l'autonomie communale, la suppression des armées permanentes, l'abolition du salariat et son remplacement par la participation, l'instruction laïque, intégrale, gratuite et obligatoire, l'abolition de la prostitution, la suppression des cultes reconnus par l'Etat. Enfin il a pris soin de la femme.

Il a introduit une arme terrible dans la guerre civile, le pétrole (1) et donné un rude coup à l'obéissance passive par l'exécution des généraux fusillés par leurs propres soldats.

C'est beaucoup. Il pouvait plus. Il pouvait vaincre et a été vaincu par sa propre faute.

Un autre fois tâchons de faire mieux.

CLUSERET.

## 18 MARS 1877.

Il y a six ans aujourd'hui que Paris, égaré par cinq mois de mensonges et de tartuferies politiques; que Paris, fatigué, affaibli par cinq mois de privations et de misères; que Paris, surpris par un groupe criminel de libéraux orléanistes, fut attaqué à coups de fusil.

Qui aurait pensé, le matin du 18 Mars 1871, que Paris allait avoir à subir un second siège?

— Il faut en finir! — Expression sinistre prononcée pour la première fois en juin 1848, qui fut répétée vingt-trois ans plus tard par les mêmes hommes contre les mêmes idées, et qui peut se traduire ainsi:

Royauté constitutionnelle, ou République! Bourgeoisie, ou Proletariat!

Si les républicains ont compris le sens du mot République, les ouvriers n'ont pas encore su définir la signification du mot Proletariat, qui est l'expression réelle du gouvernement du Peuple par le Peuple.

Or, la majorité du Peuple étant l'ouvrier, le producteur c'est le gouvernement confié aux travailleurs que nous entendons par cette dénomination: PROLETARIAT.

De 1789 à 1792, la bourgeoisie, sous le nom de Tiers-Etat, appuyée par quelques hommes de génie, ayant annihilé la noblesse et le clergé, décréta la République; mais les hommes du tiers-Etat, après avoir fait tuer les véritables représentants du Peuple, furent impuissants à fonder une démocratie sur les ruines de l'aristocratie. Aussi, laissèrent-ils écraser leur République par la botte d'un soldat aventureux.

Appuyé par la nation enrégimentée, l'homme du 18 brumaire, sous prétexte de porter la liberté à différentes nations de l'Europe, fit tomber sur les champs de bataille les phalanges républicaines qui avaient acclamé la Révolution.

La génération qui suivit celle de 1789, élevée sous le Directoire et le Consulat, au milieu du désordre social — l'ordre moral d'alors — et dont les pères étaient disséminés par toute l'Europe, laissa le Corse victorieux se mettre tranquillement une couronne impériale sur la tête.

Je passe la chute de cet assassin qui se nomma Bonaparte, ainsi que la restauration de cet autre assassin appelé Louis XVIII dont les complices assurèrent le règne par les fusillades et le poignard, et j'arrive à 1830, à cette époque fatale, où les libéraux-parlementaires s'étaient emparés du pouvoir.

C'est à eux que la France doit tous les malheurs qui l'affligent depuis un demi-siècle, car les dix-huit années du règne de Louis-Philippe et les régimes qui lui ont succédé jusqu'à ce jour, n'ont été

qu'une longue oppression contre le Peuple et les idées républicaines et sociales.

Après 1815, la guerre ayant suspendu ses ravages, la paix fit naître des penseurs. Fourier, Auguste Comte, Enfantin, Cabet, Pierre, Leroux, Proudhon étudièrent, analysèrent les pensées de Babeuf. Et ces nouveaux réformateurs émirent des idées qui, bien qu'empreintes de mysticisme, furent favorablement accueillies par les masses populaires, mais généralement peu comprises.

Quoique rêveurs pour la plupart, ces hommes ont cependant été plus utiles à l'humanité que Lamarline et Victor Hugo.

De tous les socialistes athées, c'est Proudhon qui se rapproche le plus de nos idées. Mais relégué avec ses devanciers, désormais c'est aux travailleurs à forger, à préparer les rouages de l'organisation future. De tous les temps, les peuples ont aspiré à des réformes, au progrès. Maintenant, il ne s'agit plus de vivre avec des aspirations, c'est à une transformation complète de la société que doivent tendre et travailler tous les esprits.

Or, comme les bourgeois n'ont rien innové pour améliorer le sort de leurs enrichisseurs; qu'au contraire, à l'aide des nouvelles idées et par des spéculations criminelles, homicides, ils ont organisé une vaste exploitation de l'homme, c'est au peuple à prendre lui-même la direction de ses affaires, de ses intérêts, de son administration, de la politique, enfin.

Et il ne faut pas se le dissimuler, c'est par la lutte incessante, acharnée, que le Peuple vaincra.

Les classes dirigeantes ont fait leur temps. Arrière la bourgeoisie! Proletaires, en avant!

Ce sont ces sentiments que les Parisiens avaient manifestés pendant les cinq longs mois du siège par les Prussiens et qui avaient effarouché les bourgeois.

Il y a six ans de cela.

Oui, il y a six ans aujourd'hui que les hommes de 1830, qui avaient fait renverser l'Empire par la Prusse, croyant, en présence du désordre où ils avaient précipité la France, le moment favorable pour restaurer la royauté constitutionnelle, décidèrent le guet-à-pens du 18 Mars.

Ces roués — jésuites et capitulards — sachant bien que Paris leur résisterait, avaient pris leurs précautions, en préparant savamment leur fuite sur Versailles.

Un piège avait été tendu par eux à la démocratie avancée. Je l'ai déjà dit, écrit, imprimé. Je le répéterai toujours: Les socialistes, les républicains sincères et Paris s'y laissèrent prendre.

Les faits sont là. Hommes et choses ont parlé. Mais tout n'a point été dit.

Patience!

Le proletariat par la Commune administrait Paris. Mais il était matériellement impossible au gouvernement populaire de résoudre par l'application des problèmes sociaux les plus élémentaires, tandis que grondait le canon de la guerre civile.

La lutte fut extrême, presque sans commandement et sans discipline; si les Fédérés furent braves, les Versaillais furent lâches. Pas un homme de cœur ne fut avec eux, ni parmi les excitateurs ni parmi les chefs, ni parmi les soldats. Aucune action d'éclat ne fut même révélée à l'actif de ces derniers, si ce n'est leurs massacres et leurs assassinats.

Les libéraux, maîtres de la situation, avaient pour collaborateurs les républicains lâches, hypocrites et les partisans des trois monarchies successivement déchues. Mais leurs généraux — fuyards et vaincus de la guerre — étaient bonapartistes. En présence de cette soldatesque horrible et puante, Thiers et ses versaillais n'osèrent déployer hautement l'étendard de Louis-Philippe II.

Les assassins avaient peur...

Et pourtant les drapeaux tricolores flottaient à toutes les fenêtres. Il est vrai que les Tuileries étaient en ruine; que l'Hôtel-de-Ville n'existait plus et que cinquante mille cadavres étaient étendus dans les rues de Paris.

Aussi, je dis hautement, quoi que puissent en penser MM. Tolain et Langlois et tous les admirateurs de Thiers, l'exécuteur de Paris, que c'est aux combattants d'avril et de mai 1871 que la France doit d'être restée en République.

Qu'on ne parle plus de la libération du territoire, de la résistance de Thiers aux divers représentants des partis impuissants de la monarchie, qu'on ne parle pas non plus des jongleries de la gauche, des gambades du centre gauche, de toutes les roueries et des roués de la politique. Non! c'est à Paris, le Paris de 1871 que la France républicaine devra d'avoir conservé la République.

C'est un premier pas. Les combattants de 1871 ont donc bien mérité de la France et de l'humanité!

La Commune a fait maintenir aux bourgeois apeurés le mot République; à nous socialistes de faire la chose.

Vive la Commune!!! E. C.

## Correspondance.

Bruxelles, le 11 mars 1877.

Le 18 Mars est un jour d'honneur et à la fois d'espoir pour les hommes qui défendent le droit et la justice des travailleurs, tandis que pour les ennemis du pauvre et du peuple c'est un jour de honte et de désespoir.

Dans les familles, dans les groupes des travailleurs, partout on fête l'anniversaire du 18 Mars. A cette fête, il doit survenir deux pensées — l'une triste et douloureuse, l'autre être un encouragement à l'étude.

J'ai les cheveux qui se redressent sur ma tête quand je songe à ces 40.000 cadavres couchés dans les rues de Paris. Il y a 6 années qu'on fait subir à 60.000 citoyens la prison et l'exil, où ils sont soumis aux souffrances morales et matérielles. Je ressens aussi une douleur profonde quand je pense à tant de familles qui regrettent journellement l'absence de ceux qui leur sont chers. Il me semble que j'entends tous les jours la voix de milliers d'enfants: Maman, quand est-ce que papa reviendra? J'ai froid, j'ai faim et soif. — La mère: Mes enfants, votre père est en prison pour avoir défendu son droit et la justice. Je ne sais quand il reviendra.

Alors on voit la mère et les enfants tout en larmes. On entend toujours les cris de ces milliers d'enfants: Maman, j'ai froid, j'ai faim et soif.

A tous ces cris de désespoir, les bourgeois de Versailles sont insensibles et répondent par vengeance éternelle; c'est une leçon frappante et douloureuse que le sang coule encore pour obtenir la justice sociale, nous avons tous à gagner que ce ne soit pas le nôtre. Pour arriver à ce résultat, il faut employer les moyens les plus énergiques.

C'est pour cela que j'engage les Congrès et les Associations ouvrières à exécuter et à compléter la voie indiquée dans le dernier n° du *Mirabeau*, dans une lettre signée — un *Cosmopolitain*.

S'il y en a qui pensent que le sacrifice serait trop grand, qu'ils songent à ces milliers d'hommes, morts pour notre cause, qu'ils pensent aux souffrances que nous subissons et alors leur courage et leur dévouement seront sans limite.

UN TRAVAILLEUR.

## La Commune.

(Air des *Carriers*, de P. Dupont.)

Portant le droit sur ses vastes épaules,

Reniant Christ et maudissant l'autel,  
La République allait du sein des Gaules  
Ouvrir le monde au peuple universel.  
Quand de Judas la formidable escorte,  
Pour l'étouffer arma ses bras félons,  
Allez soldats, scalpez la grande mortel,  
Et dans sa peau taillez-vous des galons.

Quand le sang dans les pierres,  
Tourbillonné avec fureur,  
Peuples! effacez les frontières  
Et vous, phalanges guerrières,  
Rendez le fer au laboureur!

Feu! partout feu! le bruit des canonnades  
Fait tressaillir la vaillante cité;  
Peuples! en avant! c'est dans les barricades  
Que l'avenir cache la liberté.  
Quand des tyrans la puissante parole,  
Pour nous parler prend la voix des canons,  
Sur les palais fais jaillir le pétrole!  
Contre les rois tous les moyens sont bons.

Quatre contre un, capitulards infâmes,  
Egorgez donc ces glorieux mutins.  
Foulez aux pieds les vieillards et les femmes  
C'est votre état, faites des orphelins!  
Si les martyrs, expirant sur les dalles,  
Vous adressaient un appel fraternel,  
Tirez encore, il vous reste des balles  
Pavôts de plomb du sommeil éternel!

Quand les obus allumaient l'incendie  
Comme un fanal aux portes du trépas,  
Pauvre Commune! à ta lente agonie  
La France calme assistait l'armée aux bras.  
Sois donc esclave, auguste valetaille  
Et si tes fers éveillent tes remords,  
Admire enfin la sublime canaille  
Qui fit Paris, capitale des morts!

Géant de bronze, âme de la bataille,  
Repose-toi dans l'herbe des remparts.  
Laisse le droit se guérir de l'entaille,  
Que tes boulets ont fait de toutes parts.  
Tonnerre humain! de par ta gueule ronde  
Nos descendants crachant sur les meneurs,  
Rendront un jour la République au monde,  
L'or au travail et la poudre aux mineurs.

## La Carmagnole.

(Air connu.)

1<sup>er</sup> COUPLÉT.

Madame Veto avait promis (Bis.)  
De faire égorger tout Paris, (Bis.)  
Mais son coup a manqué,  
Grâce à nos canonniers.  
On lui coupa la tête.  
Vive le son, vive le son,  
On lui coupa la tête,  
Vive le son du canon.

REFRAIN.

Dansons la Carmagnole,  
Vive le son, vive le son,  
Dansons la Carmagnole,  
Vive le son du canon.

2<sup>e</sup> COUPLÉT.

Que faut-il aux républicains: (Bis.)  
La Liberté du genre humain, (Bis.)  
La pioche dans les cachots,  
La torche dans les châteaux,  
Et la paix aux chaumières,  
Vive le son, vive le son,  
Et la paix aux chaumières,  
Vive le son du canon.

REFRAIN.

Dansons la Carmagnole, etc.

3<sup>e</sup> COUPLÉT.

Que faut-il aux républicains: (Bis.)  
C'est de mourir sans calotins, (Bis.)  
Le Christ à la voirie,  
La Vierge à l'écurie,  
Et le saint Père au diable.  
Vive le son, vive le son,  
Et le saint Père au diable,  
Vive le son du canon.

REFRAIN.

Dansons la Carmagnole, etc.

(1) Jadis dans la guerre civile, car les Allemands l'avaient déjà introduit dans la guerre internationale.

4° COUPLET.

Que faut-il aux républicains : (Bis.)  
Du cœur, du fer et puis du pain, (Bis.)  
Du cœur, du fer et puis du pain,  
Du cœur pour triompher,  
Du fer pour nous venger,  
Et du pain pour nos frères.  
Vive le son, vive le son,  
Et du pain pour nos frères,  
Vive le son du canon.

REFRAIN.

Dansons la Carmagnole, etc.

5° COUPLET.

Ah! s'ils avaient le sens commun, (Bis.)  
Les peuples se tendraient la main, (Bis.)  
Au lieu de s'égorger,  
Ils viendraient tous manger  
A la même gamelle,  
Vive le son, vive le son,  
A la même gamelle,  
Vive le son du canon.

REFRAIN.

Dansons la Carmagnole, etc.

6° COUPLET.

Vive la Commune de Paris, (Bis.)  
Et ses sections et ses districts, (Bis.)  
La Commune battue,  
Ne s'avoue pas vaincue,  
Elle aura sa revanche,  
Vive le son, vive le son,  
Elle aura sa revanche,  
Vive le son du canon.

REFRAIN.

Dansons la Carmagnole, etc.

Cris et Murmures.

La nature est fantasque ;  
Sa boue est un métal.  
La franchise est un masque ;  
Le monde un capital.  
Les moissons et les arbres,  
Pour nous, sont un trésor,  
Et la terre et les marbres  
Valent des écus d'or.

Et ce discours des rois de la finance  
Par l'écho répété  
En Angleterre, en Allemagne, en France  
Et partout s'est répercuté.

En effet, c'est bizarre  
Répond un exploité,  
De vivre en la bagarre  
Où l'homme est culbuté.  
Je n'y vois que misère,  
Fange et corruption  
L'hydre qui nous enserre  
C'est l'exploitation.

Et ce langage aux rois de la finance  
Par l'écho répété  
En Angleterre en Allemagne, en France  
Et partout s'est répercuté.

Dans l'ombre, sous la terre,  
Des trous noirs sont percés ;  
Un monde prolétaire  
Envahit les fossés  
Que de superbes têtes  
S'enfoncent dans la nuit  
Hurlant comme des bêtes,  
Pour un peu de blé cuit.

Ce cri de faim aux rois de la finance,  
Par l'écho répété  
En Angleterre, en Allemagne, en France,  
Et partout s'est répercuté.

Dans le fond des ténèbres  
Une mine a sauté,  
Bientôt des cris funèbres  
Fendent l'immensité.  
On accourt... Mais la terre  
Ne rendra que des corps —  
Pour le propriétaire  
Les travailleurs sont morts.

Et ce sinistre aux rois de la finance,  
Par l'écho répété  
En Angleterre, en Allemagne, en France,  
Et partout s'est répercuté.

Pléurez, enfants et veuves,  
Vos aimés sont disparus !  
Dans de rudes épreuves,  
Vos maux se sont accrues —  
Qu'a-t-il perdu le maître ?

Lui ? Rien, — c'est avéré, —  
Qu'un tonneau de salpêtre...  
Il était assuré.

Et ce murmure aux rois de la finance,  
Par l'écho répété

En Angleterre, en Allemagne, en France,  
Et partout s'est répercuté.  
Aux flammes de l'usine,  
Quand nous forçons l'argent,  
Notre sang se calcine...  
C'est stupide, outrageant.  
Nos mangeurs baillent, dorment,  
Quand pour eux, nous veillons !  
Leurs capitaux se forment...  
Qu'avons-nous ? Des haillons.

Ce cri plaintif aux rois de la finance,  
Par l'écho répété

En Angleterre, en Allemagne, en France  
Et partout s'est répercuté.  
Nous souffrons, ils s'engraissent ;  
Nous pleurons, ils sont gais ;  
Et, tandis qu'ils paressent,  
Nos bras sont fatigués.  
Quand nos foules errantes  
Tombent sur les chemins,  
Ils ramassent les rentes  
Produites par nos mains.

Et ce long blâme aux rois de la finance,  
Par l'écho répété

En Angleterre, en Allemagne, en France  
Et partout s'est répercuté.  
Ils usent nos courages ;  
Ils sucent notre sang ;  
Ils volent nos ouvrages :  
Ce n'est pas suffisant. —  
Non, il leur faut nos filles  
Pures comme un beau ciel,  
Des fleurs de nos familles  
Ils ont encore le miel.

Un cri vengeur aux rois de la finance,  
Par l'écho répété

En Angleterre, en Allemagne, en France  
Et partout s'est répercuté.  
— Vils ravisseurs des plaines  
Des bois et des vallons,  
Entreteneurs de haines,  
Criminels et félons :  
Crénelez vos repaires  
Voici les Communeux !  
Braves comme leurs pères,  
Ils combattront comme eux.

Ce cri de guerre aux rois de la finance,  
Par l'écho répété

En Angleterre, en Allemagne, en France  
Et partout s'est répercuté.  
Et demain, la victoire  
Couronnant leurs efforts,  
Ecrira dans l'histoire :  
Les faibles seront forts.  
Les artisans des villes  
Unis aux villageois,  
Pour les gloires civiles  
Ont vaincu les bourgeois.

Oui, guerre à mort aux rois de la finance,  
Et ce cri répété

En Angleterre, en Allemagne, en France  
Créera la SOLIDARITÉ.

15 oct. 1876. EUGÈNE CHATELAIN.

Communications et Annonces.

Association Internationale des Travailleurs.

Le Conseil fédéral de la Vallée de la Vesdre informe les Sections et les Corporations qu'il y aura un **Congrès extraordinaire** le 18 mars, à 10 heures, Cour Sauvage, 23, place du Martyr, à Verviers.

ORDRE DU JOUR :

- 1° Question administrative ;
- 2° Discussion de l'ordre du jour du Congrès de Gand pour la formation de l'Union ouvrière, et discussion du programme socialiste publié dans notre n° du 23 février et nomination de délégués ;
- 3° Discussion du projet de la section d'Ensival ;
- 4° Proposition de tenir le Congrès universel dans le Bassin de la Vallée de la Vesdre.

N.-B. Les délégués qui ne seront pas

arrivés à 10 heures seront considérés comme absents.

Se munir de sa carte.

Pour le Conseil : Le Secrétaire,  
J. DUBOIS.

Fédération locale Disonaise.

Dimanche 18 mars 1877, **grand Meeting**, au local, rue Trauty, 15, au premier.

Ordre du jour : 1° La Commune de Paris, ou le 18 Mars ; 2° Actualité du mouvement ouvrier, ou la crise Européenne.

A l'occasion du VI° anniversaire de la Commune de Paris.

Dimanche 18 mars 1877, **grande Soirée de chant** donnée sous les auspices des Pétroleurs et Pétroleuse Vervieotois.

Pour le Comité organisateur : T. B.

Résistance des Tisserands fédérés.

Dimanche 25 mars 1877, à 2 heures de relevée, **Congrès**, au local, Cour Sauvage, 23, place du Martyr.

Ordre du jour : 1° Nomination d'un délégué pour représenter notre Fédération au Congrès de Gand ; 2° Question administrative.

Le Secrétaire-correspondant, J. L.

La Loyauté, Section de Jemappes.

La Commission a l'honneur d'informer ses membres qu'il y aura **Assemblée de surveillance** le premier dimanche d'avril 1877, à 9 heures du matin, chez M. J.-B. Quévy, Nouvelle-Chasse, au Marais.

Ordre du jour : Vérification du mois de mars.

Le même dimanche, à 3 heures de relevée, **Assemblée générale et obligatoire**, au salon de M. Trigalez-Goffaux, Grand'Route. — Les membres qui s'absenteront seront passibles d'une amende de un franc.

Ordre du jour : 1° Reddition des comptes du premier trimestre. 2° Renouvellement de la moitié du Conseil des 25 membres.

La Résistance des Mineurs, section de Fayt, tient, en son local, chez Hautier, Alexis, à la Basse-Hestre, ses assemblées générales le deuxième dimanche, et les réunions administratives le 4° dimanche de chaque mois, à 3 heures précises de relevée.

A l'occasion du 6° anniversaire de la Commune, il y aura soirée publique de chants démocratiques et sociaux.

Entrée libre et gratuite.

Les personnes en état d'ivresse ne seront pas admises à la soirée.

Pour la Section :

Les Secrétaires,  
H. TRIGAUX, J. STRAKMANNE, EM. GAUDY.

**Avis.** — Le Cercle de Solidarité informe ses membres que tout ce qui concerne les malades de la Société les Solidaires Vervieotois ils sont priés de s'adresser à M. Henrion, rue Neuve, 38, Hodimont.

Cercle Rationaliste Disonais.

Dimanche 18 mars 1877, à 10 heures du matin, **Séance générale et obligatoire**, chez Reuchamp, rue Neuve, 16.

Ordre du jour : 1° Question administrative ; Questions diverses.

La Solidarité, Société de secours mutuels de Fayt, informe ses membres que l'assemblée générale trimestrielle aura lieu le dimanche 25 mars 1877, à 3 heures précises de relevée, en son local ordinaire, chez Constant Hautier, à la Basse-Hestre, sous Fayt.

Pour et au nom de la Société :

Le Secrétaire, EM. GAUDY.

Société de chant les Socialistes Réunis.

Dimanche 1<sup>er</sup> avril 1877, **grand Concert** suivi d'un **Bal** à grand orchestre, chez M. Hamers-Larose, à Lembermont.

Section des Femmes de Verviers et des environs.

Dimanche 25 mars 1877, à 4 heures, **Séance générale et obligatoire**, Cour Sauvage, 23.

Ordre du jour : Question administrative et lecture d'une pièce concernant le droit de la femme.

Si la femme a des devoirs, elle a aussi des droits. Les hommes font les lois, mais ce sont les femmes qui font les mœurs. L'éducation des femmes est donc une chose de la plus haute importance puisqu'elle exerce une si grande influence sur la moralité des peuples. Les hommes ont eu une si mauvaise opinion de l'esprit des femmes qu'ils font pour elles des livres à part, des méthodes particulières, comme on en fait pour les enfants, des catéchismes à leur portée.

L'éducation religieuse, actuellement donnée aux femmes, est une cause fréquente de discordes intestines au sein du ménage ; il est bien difficile, en effet, que des personnes ayant des croyances diamétralement opposées, des aspirations toutes différentes puissent s'entendre longtemps sur leur conduite mutuelle.

Citoyennes, nous espérons que vous ne manquerez pas d'assister à cette séance.

Pour le Comité : M. M.

**Avis.** — L'Union Fraternelle (Société ouvrière d'Ensival) informe ceux qui ont souscrit pour le **Banquet** donné à l'occasion de l'anniversaire de la Commune de Paris que cette agape démocratique aura lieu chez Championont, Grand'Place, à Ensival, à 6 heures précises du soir.

Pour le Comité organisateur :

T.-J. MAIGRAY.

**Avis.** — L'Union Fraternelle (Société ouvrière d'Ensival) informe tous les ouvriers que, dans sa séance du samedi 10 mars, après avoir approuvé dans son ensemble le programme élaboré par la Section de Gand, a déclaré que l'abolition de l'armée permanente devrait figurer dans les réformes pratiques, pour être exigée en premier lieu.

A notre point de vue, l'armée permanente est la base de la réaction.

Pour le Comité : T.-J. MAIGRAY.

Fédération des Mineurs du Centre (Hainaut.)

Dimanche 25 mars, à 3 heures de relevée, **Séance générale** au local, chez Burléon, à Jolimont.

Ordre du jour : 1. Vérification des mandats ; 2. Lecture du procès-verbal ; 3. Nomination des délégués au Congrès général des travailleurs qui aura lieu les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1877, à Gand.

N.-B. Nous prions toutes les Sections de Mineurs de s'y faire représenter.

Pour le Conseil : BURLÉON, J.-B.

Cercle des Libres-Penseurs du Centre (Hainaut.)

Le Comité a l'honneur d'informer les libres-penseurs du Centre qu'à l'occasion de l'inauguration du drapeau et du 4<sup>me</sup> anniversaire de la Société, il y aura une **Séance solennelle** le dimanche 15 avril 1877, à 6 heures du soir, au local de la Société, chez Gille, Jules, cabaretier, à La Hestre (Petit Binche.)

Le Comité espère que tous les membres tiendront à cœur de répondre à cet appel.

Plusieurs discours seront prononcés et il y aura après la séance soirée à laquelle le public sera admis.

Pour le Comité : L. ALEXANDRE.

J.-F. Hornesch, rue Gérard-Champs, 42, à Verviers.